GG
g
18

GG
G
18

00104881

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019

No. 677

104881

MÉMOIRES

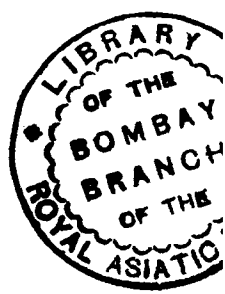
SUR LES PROGRÈS

DES

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

DANS L'ILE DE MADAGASCAR,

Par M. Eugène de FROBERVILLE



God
910
Fro/Mem
1.04881

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVANT-PROPOS.

—

Un jeune orientaliste qu'une ardeur immodérée de travail vient d'enlever à la science dont il aurait un jour été l'orgueil, disait avec raison que l'île de Madagascar attendait encore son Marsden et son Raffles (1). Cette remarque sera vraie longtemps encore; longtemps encore la géographie générale sera réduite à spéculer sur des relations surannées ou mensongères avant que soit comblée la lacune causée par le défaut de renseignements méthodiques sur Madagascar. Ajoutons que, dans l'état actuel de nos relations avec cette île, des travaux analogues à ceux que nous devons à Marsden et à Raffles sont à peu près impossibles par une foule de raisons qui tiennent à l'état social du peuple madécasse autant qu'à la nature du pays lui-même. On sait, par la funeste expérience qu'en ont faite plusieurs voyageurs distingués, qu'un fléau effrayant garde les abords de cette contrée, et que l'Européen studieux n'a que peu d'espoir d'échapper aux mortelles atteintes de la fièvre qui défend Madagascar, aussi bien des investigations

(1) E. Jacquet. *Bibliothèque malaye*, p. 80; extraite du *Nouveau journal asiatique*.

de la science que des invasions de la guerre. Au-delà d'un littoral empesté, l'on rencontre un gouvernement soupçonneux et sanguinaire qui s'oppose par tous les moyens à la marche du voyageur. Toute lutte est inutile; il faut céder devant cette opiniâtre et impassible résistance, et s'en aller mourir sur la côte. Quel savant, fût-il robuste au physique comme au moral, voudrait tenter une entreprise aussi chanceuse? Quel voyageur ne reculerait pas devant cette suite d'obstacles dangereux, et sans cesse renaissants? Que l'on considère d'ailleurs l'immensité du vide qu'il s'agit de combler dans la science, et l'on se convaincra que le Marsden ou le Raffles de Madagascar n'est pas encore né.

A l'appui de notre opinion, nous croyons devoir parler ici de l'ouvrage que les missionnaires anglais ont publié sous le titre d'*Histoire de Madagascar* (1). Certes, personne mieux que ces dévoués ministres de l'Évangile n'a été en position d'observer et de recueillir des faits sur la géographie et les mœurs de cette contrée où ils ont séjourné plus de dix ans; et cependant leur livre, rédigé par un écrivain distingué, auteur lui-même de *Recherches* justement estimées sur la Polynésie, est loin d'être satisfaisant : c'est l'histoire, non de Madagascar, mais d'une province de l'île, et à ce titre, il n'a droit à être placé qu'au nombre des mémoires qui serviront à une future description générale de la grande île africaine.

A moins de circonstances imprévues, et, nous nous hâtons de le dire, fort improbables, telles par exemple qu'une expédition scientifique entreprise sous les aus-

(1) History of Madagascar *compiled chiefly from original documents by* the Rev. William Ellis; London 1838, 2 vol. in-8.

pices et aux frais d'un gouvernement européen, un travail d'ensemble ne pourra être abordé. Jusque là, nous n'aurons rien de mieux à faire que d'appeler la publication de fragments inédits oubliés dans des portefeuilles et menacés d'une fâcheuse destruction. Le nombre des ouvrages imprimés où l'on puise ordinairement des renseignements sur Madagascar, s'élève à peine à dix; cependant celui des manuscrits véritablement importants est au moins vingt fois plus considérable, et leur existence n'a rien de surprenant.

A l'époque où le commerce des esclaves était encouragé par l'administration de l'Ile de France, une foule de traitants parcouraient Madagascar. Ces hommes actifs et intrépides pénétraient partout; ils prenaient sur les contrées qui leur fournissaient leur marchandise des notes informes sans doute, mais fort intéressantes pour la géographie. L'objet de leurs expéditions nécessitant une connaissance approfondie de la population, des limites, des ressources et des mœurs des cantons qu'ils visitaient, ils s'informaient avec soin de toutes ces particularités et les notaient dans leurs journaux de voyage. Nous avons eu l'avantage de recueillir plusieurs écrits de cette nature. Ils ne brillent, il est vrai, ni par le style ni par l'orthographe; mais ils contiennent des observations pleines de justesse, et l'énonciation de faits dont la véracité nous a été démontrée par un contrôle sévère. Combinés avec d'autres relations, ils nous ont été si souvent si utiles pour l'éclaircissement de certains doutes, que nous ne saurions assez appuyer sur l'intérêt que présenteraient la réunion et la publication de ceux qui nous sont inconnus, ou dont nous ne connaissons que les titres.

Les mémoires que nous offrons à la Société de géo-

graphie n'ont sûrement pas la valeur des relations que nous désirons voir publier; ce sont de simples essais, bien imparfaits encore, que nous recommandons à sa bienveillance accoutumée, et dont voici l'origine et le but.

Occupé depuis l'année 1837 à colliger des documents relatifs à Madagascar, nous avions senti tout d'abord la nécessité de nous éclairer sur la marche des découvertes géographiques dans cette île, de rechercher la source de certaines contradictions qui jetaient de l'incertitude sur l'histoire des premières navigations des Portugais dans la mer des Indes, et de réfuter enfin des erreurs choquantes que l'on rencontre dans plusieurs ouvrages sérieux sur ce sujet. Notre travail devant procéder chronologiquement, nous avons examiné en premier lieu les assertions des auteurs qui ont attribué aux anciens la connaissance de Madagascar. Tel est l'objet du fragment que nous publions aujourd'hui. Puis nous avons abordé les renseignements que possédaient les Arabes sur les îles de l'archipel Madécasse, et que nous ont transmis leurs géographes. N'ayant pas l'avantage de lire les textes originaux, nous nous en sommes tenu aux traductions qui en ont été publiées, aux analyses et aux notes de d'Herbelot, de Hartman, de de Guignes et de M. Quatremère. Nous citerons en outre les fragments d'Ibn-Saïd, et d'autres auteurs arabes, dont nous devons la traduction à l'obligeance de M. V. Noël, ancien consul de France à Zanzibar.

Les détails plus précis que nous a transmis Marco Polo nous ont servi de transition pour entamer l'histoire (car jusqu'ici ce mot eût été impropre) de la découverte de Madagascar par les Portugais. Osorius,

Faria y Souza, Castagneda, Barros, etc., ont été nos guides, et il nous a semblé étrange qu'aucun géographe moderne n'ait songé à recourir tout d'abord à leurs ouvrages, au lieu de copier les indigestes compilations du XVII^e^ siècle. Des secours précieux nous ont été offerts pour cette partie de notre travail; M. Ternaux-Compans, avec cette libéralité que tout le monde connaît, et le docte historien des découvertes portugaises, dont nous avons si souvent mis à contribution les judicieuses investigations, M. le vicomte de Santarem, ont mis à notre disposition des livres et des portulans anciens, qui nous ont, pour ainsi dire, servi de phares dans le cours de nos recherches. — Grâce à ces inappréciables monuments de la gloire des Portugais, la construction d'une carte hydrographique de l'île Saint-Laurent avec les noms imposés par les découvreurs a été possible, et la part des Français, qui les y ont suivis de près, a pu être constatée. C'est par la comparaison seule de ces vieilles cartes que l'on pourra retrouver l'origine des bévues commises par les copistes postérieurs, bévues dont on se fera une idée, lorsqu'on verra, par exemple, que le nom d'*Angoada*, ville ou village porté sur toutes les cartes du XVII^e^ siècle, n'est, sur les premières cartes connues, autre chose qu'un lieu d'*aiguade* (*aguada*). Du reste, il résulte de cette comparaison des cartes portugaises un fait des plus curieux : c'est que les erreurs graves, qui nous avaient frappé dans les moins anciennes, n'existent pas dans celles qui se rapprochent davantage de l'époque de la découverte, leur exactitude étant en raison directe de leur ancienneté. Si ce fait remarquable n'est pas l'effet du hasard, quels résultats n'amènerait pas l'examen de cartes plus anciennes que celles-ci, sinon

des originaux eux-mêmes ! Le soin avec lequel les premiers capitaines de mer exécutaient les relèvements des côtes nouvelles autorise à penser que l'esquisse hydrographique dessinée d'après les ordres de Tristam da Cunha (1506), se rapprochait plus de la vérité que toutes les cartes gravées avant celle de Flacourt (1656), qui avoue s'être servi des travaux effectués par les Portugais pour les parties de l'île que ses explorateurs n'ont pas visitées.

Environ un siècle après les Portugais, nous voyons les Néerlandais s'arrêter à Madagascar. Ils ne font que reconnaître les points découverts par ceux-là, mais ils en donnent de bonnes relations. Nous les avons rapportées dans notre travail, en faisant remarquer le bon sens naïf de leurs observations.

Arrivé au temps où les Français s'établirent au Fort-Dauphin, notre plan se modifiait et s'agrandissait considérablement; car nous ne pouvions présenter la relation des découvertes accomplies depuis cette époque sans faire en même temps l'histoire de nos tentatives de colonisation, auxquelles elles sont intimement liées. Le point de vue géographique perdant ainsi une grande partie de son intérêt, nous nous sommes décidé à le subordonner à celui de l'histoire. Cette nouvelle direction à notre travail nécessita des études préparatoires, dont la durée dépassa les bornes que nous nous étions imposées. Les renseignements devenaient sans doute plus nombreux que dans les siècles précédents, mais ils ne concernaient que des localités. Nous rencontrions parfois des lacunes, des faits inexpliqués qui exigeaient des recherches minutieuses, où, faute de jalons, nous risquions souvent d'errer. Nous sentîmes bientôt l'impossibilité de continuer avec fruit un travail

pour lequel les matériaux manquaient en grande partie, et nous nous déterminâmes à le suspendre jusqu'à ce que de nouvelles recherches nous eussent mis sur la voie des détails qui manquaient à nos auteurs.

Depuis lors, diverses communications intéressantes nous ont été faites. M. Louis Bouton, secrétaire de la Société d'histoire naturelle de l'île Maurice, M. Anjubault, conservateur de la Bibliothèque du Mans, M. E. Miller, l'habile helléniste auquel on doit un excellent supplément aux *Petits géographes grecs*, et plusieurs autres savants nous ont fait part de documents anciens qui sont venus s'enchâsser, pour ainsi dire, entre des renseignements que nous possédions déjà, mais qui, sans leur secours, fussent restés sans valeur. Car telle est la nature de ces sortes de pièces : séparées, elles sont presque inintelligibles; réunies, elles s'éclairent, s'expliquent, se fortifient réciproquement, et acquièrent un prix inestimable aux yeux de la science.

C'est surtout à M. le ministre de la marine que nous avons de grandes obligations. M. l'amiral de Mackau, à l'exemple de son prédécesseur, M. l'amiral Roussin, a bien voulu nous autoriser à compulser les Archives de son département, et le savant conservateur de ce riche dépôt, notre collègue M. d'Avezac, a mis à nous faciliter nos recherches une obligeance pour laquelle nous le prions de recevoir ici nos sincères remercîments. Nous avons eu le bonheur d'y découvrir une foule de documents dont nous soupçonnions bien l'existence, mais que nous avions vainement cherchés jusqu'alors. Nous y avons rencontré aussi des pièces tout-à-fait inconnues, qui constatent nos droits sur ce pays immense et jettent un jour nouveau sur l'histoire

de nos établissements dans différentes parties de l'île. On s'étonnera peut-être qu'au sein de cette admirable collection, et après la plus ample moisson de faits historiques et géographiques, nous ayons encore à former des vœux. Tel est pourtant le sort de l'écrivain qui cherche la vérité; l'espace qu'il a parcouru lui paraît toujours moins vaste que celui qui s'étend devant lui. Nous nous sommes convaincu, par la lecture des documents inédits qui nous ont été récemment communiqués, du nombre considérable de mémoires écrits par des voyageurs particuliers, et que le hasard seul peut aujourd'hui faire retrouver. Tout travailleur ardent et consciencieux comprendra ce que de telles réflexions ont en même temps de pénible et de stimulant, et l'on nous pardonnera, en faveur de notre zèle, les erreurs dans lesquelles l'absence ou l'insuffisance de renseignements aura pu nous faire tomber.

Cet aperçu des difficultés qu'éprouvent les recherches sur Madagascar pourra servir à expliquer pourquoi les ouvrages modernes qui ont traité de cette île sont si peu satisfaisants. Le charlatanisme de librairie s'y déploie journellement avec d'autant plus d'effronterie, que les critiques sont rares et en général peu sûres d'elles-mêmes. « Les dictionnaires géographiques, disait Voltaire, ne sont que des erreurs par ordre alphabétique. » Ne peut-on pas appliquer ce mot à maintes publications, dites *pittoresques* ou *illustrées?* Ce serait un chapitre divertissant que celui où un auteur consciencieux s'attacherait à relever les inventions dont fourmillent ces sortes de livres, destinés par leur nature à une immense et déplorable circulation. Pour ne parler que de Madagascar, on peut voir dans des ouvrages imprimés à grands frais des vignettes représentant des

costumes de guerriers madécasses, copiées de gravures représentant les *Jagas* du royaume d'*Angola* (dans les planches de De Bry, reproduites dans celles de l'*Histoire des voyages*, par l'abbé Prévost (1));—des hippopotames effrayants étonnés d'avoir à nager pour la première fois dans les rivières de Madagascar; — une vue de Tintingue, fabriquée de souvenir (nous tenons ce fait de l'éditeur lui-même), et publiée comme prise d'après nature dans une *illustration*; puis copiée et republiée dans une autre, avec de notables changements pour éviter la contrefaçon; — enfin de prétendus combats où les Madécasses portent l'uniforme des montagnards écossais.—Est-il besoin de dire que le texte est digne des images, et que l'on y trouve de monstrueux anachronismes et des bévues, dont la moindre est de faire combattre un peuple contre lui-même, sous deux noms qui lui sont donnés indistinctement?

M. Eyriès a pris la peine de réfuter quelques assertions reproduites à satiété depuis dix ans par des géographes très sérieux, et dont les ouvrages sont répandus au loin. Il appartenait à notre savant et respectable doyen de replacer à leur juste valeur des contes faits à plaisir et présentés avec emphase à la crédulité des lecteurs inexpérimentés; c'était une tâche digne de l'écrivain qui a doté les *Annales des voyages* et la *Biographie universelle* d'une suite d'articles critiques, où viennent et viendront puiser des écrivains qui veulent passer pour érudits, et n'aiment point les recherches difficiles et fatigantes. — On est surpris du peu de soin que les auteurs des précis et des dictionnaires de géographie élémentaire apportent à la rédaction du cha-

(1) T. IV., planche 21.

pitre qui concerne Madagascar; les erreurs y sont presque aussi nombreuses que les mots. Citons, par exemple, ce *Nouveau manuel des aspirants au baccalauréat ès-lettres*, qui décrit Madagascar en ces termes : « Une des plus grandes îles du monde, séparée de » l'Afrique par le canal de Mozambique; elle n'a pas de » villes considérables, mais deux bons ports : Saint- » Vincent à l'ouest, et le Port-au-Prince à l'est; et » trois caps : Saint-Sébastien au nord, Saint-Romain » au sud et Saint-André à l'ouest. » Il serait difficile de s'énoncer avec plus d'assurance; nous proposons cependant à l'éditeur l'*erratum* suivant : deux bons ports, lisez *dix bons ports*; — Saint-Vincent, lisez *Bombetok* ou *Narrinda*; — Port-au-Prince, lisez *Diégo-Suarez* ou *Port-Louki*; — Saint-Sébastien, lisez *Cap d'Ambre*; — Saint-Romain, lisez *Sainte-Marie*.

Nous espérons que la Société nous pardonnera cette digression, qui montre jusqu'à quel point la fable a envahi le domaine de la vérité, et nous terminons en exhortant de nouveau les personnes qui possèdent des mémoires sur Madagascar à les publier ou à en donner connaissance à la Société. Ce sera, nous le croyons, un moyen efficace de détruire l'amoncellement d'erreurs et de mensonges qui couvre la géographie de cette grande et belle île.

Paris, le 15 février 1844.

PREMIER MÉMOIRE.

L'ILE DE MADAGASCAR A-T-ELLE ÉTÉ CONNUE DES ANCIENS?

Les commentateurs des géographes grecs et latins résolvent affirmativement cette question, et leur opinion a été adoptée par un grand nombre d'écrivains, qui ont mieux aimé s'en rapporter à une décision dont ils n'étaient pas responsables, que de rechercher si elle était bien ou mal fondée. Cependant, malgré le respect que nous inspirent les grands noms de Mercator, d'Ortelius, de Saumaise, de Bochart, de Sanson, de Delisle, et ceux d'une foule d'autres savants qui tiennent le second rang, ce point de géographie ancienne nous paraît digne d'un nouvel examen.

La diversité d'opinions touchant la Madagascar des anciens est telle chez ces auteurs, qu'il devient impossible de porter un jugement sur leur plus ou moins de vraisemblance, si l'on ne veut faire table rase de leur érudition et s'isoler de leur influence. Les uns disent que cette île est la *Menuthias* de Ptolémée; les autres, que Pline la désigne sous le nom de *Cerné*; ceux-ci croient qu'elle correspond à l'île *Phebol* du pseudo-Aristote, ou à la *Taprobane* célèbre; ceux-là, qu'elle pourrait bien être l'*Atlantide* de Platon; il en est même qui la retrouvent dans l'île du marchand grec Iambulus. — En résumé, le nom de Madagascar se trouve accolé à celui de toutes les îles de la mer Erythrée que l'imagination des anciens avait créées, ou qui, situées aux limites de leurs connaissances géographiques, ne leur étaient connues que par de très vagues renseignements.

Au milieu de ce dédale de contradictions, il faut, pour arriver à la vérité, se frayer prudemment une route jusqu'aux textes eux-mêmes, et se dégager en les commentant de toute méthode exclusive. C'est un écueil dont nous nous sommes défié avec grand soin. Un mode d'investigation historique souvent excellent dans une partie de la science devient vicieux dans une autre. Le premier devoir du commentateur est, à notre avis, de s'attacher à reconnaître la nature du document qu'il veut éclaircir, afin de n'y appliquer que la méthode d'élucidation qu'il comporte. Lorsqu'un document original se présente comme le résultat, soit d'une observation attentive et éclairée, soit d'une suite de témoignages peu différents entre eux, on peut sans risques employer une méthode sévère et en quelque sorte mathématique; mais lorsqu'il offre des contradictions, lorsqu'il paraît s'appuyer sur des traditions décousues, et surtout lorsqu'il concerne les limites d'une science, toujours obscures ou au moins douteuses, il est prudent, il est raisonnable de ne se servir que de la méthode conjecturale, et de faire peu de cas de celle qui marche accompagnée de tout l'arsenal d'une argumentation mathématique.

La question qui nous occupe comporte ces deux procédés. Nous pensons toutefois que l'usage du compas et des chiffres, quelque séduisant qu'il soit, doit y être fort modéré.

Passons sans autre préambule à l'examen des textes anciens où nous rencontrons le nom des îles que nous avons citées plus haut.

Menuthias. — L'île de Menuthias ayant été le plus souvent désignée comme la Madagascar des anciens, il convient d'en parler d'abord. L'éclaircissement de ce

fait n'aurait qu'un intérêt secondaire, si l'on n'y rattachait pas la question très importante des limites de la navigation des anciens sur la côte orientale de l'Afrique. Cette considération nous a forcé d'entrer à ce sujet dans plus de détails que nous ne l'avons fait quand il s'est agi de Cérné, de Taprobane, et des autres îles où les modernes ont cru reconnaître Madagascar. Nous avons dû rendre notre travail aussi complet qu'il nous a été possible, puisque le but particulier que nous nous proposons touche à un point aussi intéressant de l'histoire de la géographie.

Ptolémée place Menuthias (Μηνουθιας) par 85° de longitude et 12° 30′ de latitude australe, au nord-est (lever d'été du soleil) du promontoire *Prasum*, situé lui-même par 80° de longitude et 15° de latitude australe. *Rhapta*, dernier marché que visitassent les navires grecs, était situé plus au nord par 71° de longitude et 7° de latitude australe au fond d'un golfe où l'on rencontrait de nombreux écueils, et où régnait une chaleur intense.

A ne considérer que l'indication de Ptolémée et sa quatrième carte de l'Afrique, où l'on voit, à la position qu'il assigne à Menuthias, la petite portion d'une île dont le reste se perd dans un des côtés de l'encadrement, on pourrait, en faisant toutefois une large part à l'erreur en longitude, supposer, comme l'ont fait Ortelius (1), Mercator (2), les Sanson et Delisle (3),

(1) « Hæc insula ab incolis Madagascar ab Hispanis S. Laurentii, olim Menuthias Ptol: Cerne fortè Plin: dicitur. » — Ortelius. Africæ tabula nova; Antverpiæ, 1570, dans le *Theatrum orbis terrarum*, 1574.

(2) *Insula Menuthias*, dit Mercator dans ses annotations sur Ptolémée, *quia magna admodum est* (*nimirum quæ nunc est Madagascar*) *et Ptolemæo incognita, verisimile est ejus non medium sed proximum continenti terminum à Ptolomæo designari, ideo et signum ejus in maris littore constitui.* »

(3) Dans leurs cartes de l'Afrique ancienne.

que Menuthias est ici Madagascar. Le cap Saint-André serait le point que Ptolémée aurait désigné dans sa carte. Mais avec un peu d'attention, on s'apercevra facilement que Ptolémée apporte contre cette hypothèse un argument dont le judicieux d'Anville a montré toute la force. Voici en quels termes notre géographe s'exprime dan son *Mémoire sur la mer Érythrée* (1).

« Le promontoire, sous le nom d'*Aromata*, que » l'on voit rangé dans Ptolémée comme étant le plus » oriental de l'Afrique, en s'éloignant ainsi du détroit » qui sert d'entrée au golfe Arabique, ne saurait être » que le cap qui porte aujourd'hui le nom de Garda- » fuy. Au-delà de ce cap, la plus reculée des villes que » connaisse l'antiquité sur cette bande maritime et » sous le nom de Rhapta, est déterminée par Ptolé- » mée plus méridionale de 13° que le promontoire » nommé *Aromata*, avec la circonstance conforme » au local d'être en position divergente du midi vers » le couchant, à l'égard du promontoire. La différence » de 13° dans la hauteur n'est pas donnée arbitraire- » ment; elle est fondée sur l'estime qu'en avait faite un » navigateur, comme Ptolémée s'en explique positive- » ment dans le chapitre XIV de ses *Prolégomènes*. Or la » hauteur du cap Gardafuy, bien connue de nos jours, » par environ 11° 1/2, donne lieu de conclure que » celle de *Rhapta* est par 1° 1/2 de latitude méridionale. » Si *Rhapta*, dans Ptolémée, passe la ligne de 7°, c'est » pour avoir trop reculé dans le sud le promontoire » *Aromata*, en ne laissant que 6° d'intervalle, au lieu » de 11 1/2, entre ce promontoire et la ligne équi- » noxiale; et il n'est pas à craindre que la géographie

(1) *Rec. de l'Académie des insc. et belles-lettres*; t. XXXV, 1770. Voyez aussi sa *Géographie anc., abrégée*, t. III. p. 63.

» actuelle soit démentie sur ce point, et sur beaucoup » d'autres, par celle de Ptolémée. Un fleuve, dans les » divers bras duquel, vers son embouchure, on con- » naît aujourd'hui plusieurs villes, rencontre précisé- » ment la mer à la hauteur que prend la position de » *Rhapta*.

» Un autre promontoire plus reculé, sous le nom » de *Prasum* (comme s'il avait été appelé *Cap-Verd*) » est le point le plus austral de l'ancienne géographie, » et en conséquence de l'emplacement qui convient à » *Rhapta*, il y a tout lieu de reconnaître la pointe de » terre qui a pris des navigateurs portugais le nom de » *cabo Delgado*, par environ 10° sud.

» L'île Menuthias, moins reculée vers le midi de » plusieurs degrés dans Ptolémée, ne peut ainsi se » rapporter qu'à celle de Zanzibar, la principale des » trois îles actuellement connues, vis-à-vis du conti- » nent; et il ne conviendrait pas de se rendre trop » rigoureux à l'égard de Ptolémée sur une circonstance » particulière qui est d'écarter Menuthias au-delà de » ce qu'on connaît d'espace entre Zanzibar et le con- » tinent. Les géographes qui, dans leurs cartes, ont » transporté Menuthias à Madagascar, par un excès » d'éloignement, pouvaient être retenus par l'analyse » d'espace convenable, à partir comme on a fait ici de » Gardafuy, puisqu'en ces mêmes cartes ils recon- » naissent ce cap pour être l'*Aromata*. Ptolémée ne » donnant que 18° de différence dans les hauteurs » d'Aromata et de Menuthias, nous avons toutefois » connaissance d'un intervalle de 24°, depuis Gar- » dafuy jusqu'à la terre la plus septentrionale de Ma- » dagascar. — Enchérir sur les espaces donnés par » Ptolémée, au lieu d'y voir des positions générale-

» ment trop écartées, c'est peu connaître le fond de » sa géographie et le vice dominant du principe où il » était de prendre 500 stades pour mesure suffisante » à ce que vaut un degré de grand cercle, quoiqu'il » soit avéré que ce degré en renferme 600, et même » 700, selon différentes longueurs de stades. Que des » hommes d'une profonde érudition, tels que Saumaise » et Bochart, aient pris Menuthias pour Madagascar, » la méprise doit moins surprendre de leur part que de » celle des auteurs de cartes géographiques, parce que » la discussion que demandent les ouvrages de ce genre » est plus propre qu'une autre étude à faire considérer » les objets d'assez près pour les fixer plus précisé- » ment. J. Vossius, dans ses notes sur Mela, remarque » bien que Menuthias n'est point Madagascar, et que » ce doit être Zanzibar ; mais les fondements de son » opinion me sont inconnus (1). »

L'examen du texte de Ptolémée suffisait donc seul pour démontrer que la situation de son île Menuthias ne convient point à celle de Madagascar. Mais cherchons en dehors de cet auteur quelques lumières nouvelles sur ce sujet.

Il existe deux autres témoignages anciens relatifs à

(1) Cellarius (*Notitiæ orbis antiqui*.... Lips., 1731-32, lib. IV, c. 8, p. 965.) trouvait l'emplacement de Menuthias trop difficile à fixer. « Non interpono me hisce litibus (dit-il) tantum dico, nihil veteres de magnitudine insulæ, quæ in Madagascar pœne incomparabilis est; et longius fere abest a littore, quam veteres introrsus navigabant, quum Menuthias *non procul* fuerit a promontorio Zanzibar, quamvis propinquior sit continenti : propius tamen abest ab æquatore quam Menuthias Ptolomæi, cui latitudinem australem XII et dimidii graduum tribuit. Quilibet eligat utrum vult, aut substituat aliam, cui positio Menuthiadis commodius conveniat » — D'Anville a parfaitement résolu la difficulté qui arrête ici Cellarius. — Pinedo, dans ses

Menuthias (1) : l'un de Marcien d'Héraclée, dont l'ouvrage est un résumé concis de la géographie de Ptolémée, et qui, à défaut d'autre mérite, aurait celui de contrôler le texte de ce grand géographe (2) ; l'autre, d'Arrien, auteur d'un périple de la mer Erythrée, sorte de routier commercial écrit vers l'an 200, au temps de Septime-Sévère et de Caracalla (3).

Marcien d'Héraclée, après avoir suivi pas à pas la description que Ptolémée donne de la côte orientale d'Afrique, annonce que Menuthias *n'est pas éloignée du promontoire Prasum* (non longe à promontorio distans (4)). C'est là une assertion fort remarquable, car Ptolémée place cette île à 5° du promontoire. Le copiste diffère ici tellement de son modèle, que l'on doit nécessairement admettre, ou que les Tables de Ptolémée ont été altérées depuis la rédaction du livre de Marcien, ou que celui-ci, mieux renseigné, les aura corrigées sciemment, ou enfin qu'il aura commis une de ces inadvertances qui, à la faveur d'un mot trop générique, échappent parfois à l'auteur qui décrit un dessin ou une carte.

Quoi qu'il en soit, en présence de la précieuse rela-

notes sur Étienne de Byzance, se récusait également : « ... Nec meam sententiam expectes (dit-il). Ego enim in hujus modi rebus sequor Arcesilam nihil affirmantem. Quis enim inter tot discrepantes sententias veritatem latentum inveniet? »

(1) On ne trouve dans Étienne de Byzance que le nom de Menuthias, avec cette brièvе et insuffisante indication : *Insula Æthiopiæ.* Stéphanus, *de Urbibus;* édit. de Pinedo, Amst., 1678, p. 457.

(2) Walckenaer, *Vies de plusieurs personnages célèbres;* 1830, t. I, p. 115.

(3) Voyez à ce sujet l'opinion de M. Letronne, *Journal des Savants,* 1825, p. 263.

(4) *Périple de Marcien d'Héraclée;* édition de M. E. Miller, p. 21.

tion que nous a transmise Arrien, ou l'écrivain que l'on désigne ordinairement sous ce nom, il ne peut s'élever un doute sur le sens du passage de Marcien que nous venons de citer. L'auteur du périple de la mer Erythrée fait mieux qu'indiquer le peu d'éloignement de Menuthias, il la spécifie en nombre de stades. Voici quel est en substance son récit. Après environ vingt et une journées de navigation, à partir du promontoire Aromata, les navires, dont la course a varié du sud au sud-ouest, quittent le lieu nommé *Nova Fossa*, et se dirigeant au sud-ouest pendant deux jours et deux nuits, atteignent l'île de Menuthias, éloignée de trois cents stades (environ huit lieues et demie) du continent. « Cette île basse et boisée (*humilis atque depressa, vestita arboribus*) est arrosée par plusieurs rivières. On y trouve différentes espèces d'oiseaux, et des tortues de terre; il n'y existe aucun animal féroce, excepté le crocodile, mais il ne fait jamais de mal à personne. Les habitants emploient à la pêche des poissons et des tortues de mer des barques cousues, faites d'une seule pièce de bois (ῥαπτὰ καὶ μονόξυλα) (1); ils pêchent aussi

(1) Huet, parlant du commerce des Ethiopiens, dit que ces peuples se servaient de petits navires légers: les uns d'une seule pièce de bois, les autres de joncs tissus ou cousus ensemble, sans fer ni goudron. C'est de cette manufacture, ajoute-t-il, que *Rhapta*, ville d'Azanie, province d'Ethiopie, voisine de la mer, et le cap *Rhaptum*, ont pris leur nom d'un mot grec qui signifie coudre. Ces bateaux étaient pliants, et changeaient de figure, et les Éthiopiens les transportaient aisément lorsqu'ils étaient remontés jusqu'aux cataractes du Nil. (*Hist. du commerce et de la navigation des anciens*, chap. XIV.) Huet confond ici les barques de Rhapta et les nacelles dont se servaient les Éthiopiens sur le Nil. Celles-ci, d'après le témoignage de Pline, étaient en effet ployables (plicatiles); on les portait sur les épaules chaque fois qu'on arrivait aux cataractes (lib. IV, c. 9.)

au moyen de paniers d'osier qu'ils placent à marée basse devant les cavités du rivage. De Menuthias, on va en deux jours à Rhapta, ainsi nommé à cause de ses *barques cousues*. C'est la dernière place commerciale de cette côte, et l'on y trouve beaucoup d'ivoire et d'écaille. »

Outre la courte distance qui sépare Menuthias du continent, fait qui nous paraît inattaquable, grâce à la concordance que nous fournit le témoignage de Marcien, on trouvera dans la suite du passage d'Arrien une preuve non moins décisive de la non-identité de cette île et de Madagascar. Menuthias est basse et boisée, tandis que Madagascar offre de toutes parts de hautes montagnes, remarquables surtout dans sa partie nord-ouest (1) la plus rapprochée de l'Afrique, et celle où auraient nécessairement abordé les navires venant du continent. Quant aux crocodiles inoffensifs, aux barques cousues et aux nasses pour la pêche (2), ces détails s'appliquent aussi bien aux îles voisines de la côte africaine qu'à Madagascar, et l'on ne peut en tirer aucun argument contre notre opinion.

mais il est difficile de croire que les bateaux de la côte ne fussent pas construits plus solidement. Les barques en usage sur la côte du Zanguebar sont composées d'une grande pièce de bois qui sert de quille, à laquelle sont liées, au moyen de cordelles, les planches minces et étroites qui forment la coque. Les attaches sont si nombreuses et se croisent avec tant de régularité, qu'on dirait une tresse. Cette description explique tant bien que mal l'alliance singulière que fait Arrien des épithètes ῥᾳστὰ et μονόξυλα qui semblent s'exclure réciproquement.

(1) Voyez les *vues* prises pendant l'expédition de *la Prévoyante* dans les mers de l'Inde, sous le commandement de M. le capitaine Jehenne, pl. 3e. — Owen, *Narrative of voyages to explore the shores of Africa, Arabia and Madagascar*; t. II, p. 133.

(2) Voyez Salt, *Voyage en Abyssinie*, trad. franç., tom. I, p. 66.

Nous nous résumons :

La comparaison des trois auteurs anciens qui ont parlé de Menuthias démontre donc de la manière la plus évidente que cette île n'est pas Madagascar. La relation d'Arrien est explicite à cet égard, et elle se trouve confirmée avec le plus grand bonheur par le périple de Marcien d'Héraclée ; Ptolémée seul, sans le contrôle de la critique, serait l'appui d'un sentiment contraire, s'il n'était ouvertement contredit par son abréviateur, et si les judicieuses corrections que d'Anville fait subir aux positions qu'il indique, corrections pour lesquelles les prolégomènes de sa géographie fournissent des données irrécusables, ne faisaient disparaître jusqu'à l'ombre d'un doute sur cette question.

Examinons maintenant la source de l'erreur que nous venons de réfuter.

C'est l'édition latine de Ptolémée, imprimée à Bâle en 1540, qui naturalisa, pour ainsi dire, dans la science, l'identité imaginaire de Menuthias et de Madagascar (1). Une note l'établit en ces termes (2) :

(1) Plusieurs petits traités de géographie avaient déjà répandu cette erreur, entre autres le livre de Glareanus imprimé plusieurs fois sous le titre de *Henrici Glareani Helvetii poetæ laureati de geographia liber unus;* in-12. Dans le chap. IX et dernier, qui traite *de regionibus extra Ptolomæum*, nous trouvons le passage suivant : « Ad meridiem nostra ætate Madagascar pingitur in eo loco ubi Ptolomæus Menuthiam insulam... posuit... » (Édit. de Venise, 1539, p. 39.)

(2) Lib. IV, cap. 9. — Grâce à l'obligeance de M. Jomard, conservateur au département des cartes et plans de la Bibliothèque royale, nous avons pu examiner parmi les innombrables richesses de la Collection géographique créée par ses soins éclairés, trente-trois éditions ou réimpressions différentes de la *Géographie de Ptolémée*. Nous en donnons la liste :

1475, traduction latine, sans cartes ; — 1478, avec les cartes de

« ..... Prasum promontorium (ubi nunc Melindæ regnum)..... Menuthias (Madagascar insulam, sive insulam Santi-Georgii nominant, licet accolæ sunt machometistæ) (1). » *Toutes* les éditions suivantes répètent littéralement cette note; fait digne de remarque et qui prouve jusqu'à quel point l'esprit de routine présidait à la réimpression des livres recherchés du public, comme l'était alors la géographie de Ptolémée (2). Que le premier annotateur, peu instruit des découvertes que venaient d'accomplir les Portugais, ait risqué, pour satisfaire à l'avidité des lecteurs, un commentaire dont

Ruckinck; — 1481 (?), Ptolémée, en vers italiens, par Berlinghieri avec cartes; — 1482, édit. rarissime d'Ulm; — 1486, édit. latine d'Ulm; — 1490, *ead.* de Rome; — 1508, *ead.* de Rome, avec la mappemonde de Ruysch; — 1511, édit. latine de Venise: — 1513, *ead.* de Strasbourg; — 1514, *ead.* de Nuremberg; — 1520, *ead.* de Strasbourg; — 1522, *ead.* de Strasbourg; — 1524, *ead.* de Nuremberg; — 1535, texte grec, in-4; — 1535, édit. latine de Lyon; — 1540, édit. latine de Cologne, in-8, sans cartes; — 1540, *ead.* de Bâle, in-fol.; — 1541, *ead.* de Lyon; — 1542, *ead.* de Bâle; — 1545, *ead.* de Bâle; — 1548, *ead.* de Bâle; — 1548, trad. italienne de Mattiolo, Venise; — 1550, *ead.* de Bâle; — 1552, édit. latine de Bâle; — 1561, traduction italienne de Ruscelli, Venise; — 1562, édit. latine de Moleto, Venise; — 1574, trad. ital. de Ruscelli, Venise; — 1584, édit. de Mercator, Cologne; — 1598, trad. ital. de Cernotti. Venise; — 1605, édit. de Mercator et Montanus; — 1618, édit. de Bertius; — 1730, édit. des cartes de Mercator, Amsterdam; — 1737, édit. lat. de Nuremberg; — 1838, nouvelle édit., par Wilberg.

(1) Marco Polo avait dit en parlant des habitants de Madagascar: « *Il sunt Saracinz, aorent Maomet* (...., habentes legem abominabilem Machometi). » Édit. de la Société de géographie, p. 232, 469. — La note du Ptolémée nous paraît puisée dans ce voyageur, dont la relation a eu jusqu'au XVII^e^ siècle une si grande influence sur la géographie des régions orientales.

(2) Outre les trente-trois éditions dont nous venons de donner la liste dans une note précédente, il en existe encore dix-huit autres,

il n'était pas sûr, cela se comprend, à l'aspect des fabuleuses cartes qui accompagnent son édition. Mais que des hommes tels que Servet, Mercator, Bertius, etc., aient réimprimé ses bévues avec le soin le plus minutieux, c'est ce que l'on ne saurait expliquer, si l'on ne savait et le prix élevé des livres dans le XVI^e^ siècle, et le respect qu'inspirait alors tout ce qui sortait de la plume d'un savant; deux causes pour lesquelles une nouvelle édition, sous peine de n'avoir point d'acquéreurs, devait renfermer textuellement toutes les annotations déjà publiées. Dès qu'une note était imprimée, elle avait sa place marquée d'avance dans toutes les éditions futures; elle avait gagné son droit de bourgeoisie, et personne, pendant un siècle, ne songea à lui ravir ce privilége. La moindre attention eût suffi aux érudits du XVII^e^ siècle pour se convaincre que si Menuthias était Madagascar, *Prasum* ne pouvait être proche de Melinde, puisque Ptolémée place le promontoire de *Prasum* au sud-ouest de Menuthias, et qu'au contraire Melinde est et a toujours été au nord-ouest de Madagascar (1). N'est-il pas d'ailleurs curieux de voir des savants justement célèbres laisser subsister dans la note que nous venons de citer le nom de Saint-Georges à côté de celui de Madagascar, tandis qu'ils savaient que les Portugais n'avaient donné à cette île que le nom de Saint-Laurent? N'est-il pas sur-

d'après le *Lexicon bibliographicum* de S.-F.-G. Hoffman (t. III, p. 487 et suiv.), et une note de M. le vicomte de Santarem, insérée dans ses recherches sur Americ Vespuce; 1842, p. 173, note 3.

(1) On trouve souvent de nombreuses contradictions dans les notes d'une même édition de Ptolémée. La traduction italienne de Leonardo Cernoti, entre autres, en offre un exemple: après avoir copié l'inévitable *Prasum Melinde*, l'annotateur, dans une *Descrittione di*

prenant de les voir accueillir avec faveur, ou du moins sans contestation, une géographie fantastique, où l'on trouve, à côté des renseignements contemporains, les absurdes relations du moyen-âge et les notions obscures ou systématiques de l'antiquité ; bizarre production de ce siècle qui fonda la doctrine du libre examen d'où sortirent les règles de la critique, et qui manqua complétement ici de l'esprit d'examen et de critique!

Des éditions de Ptolémée, la note sur Menuthias a passé dans les cosmographies et les atlas, puis dans les ouvrages spéciaux relatifs à Madagascar, enfin dans des myriades de géographies élémentaires, où elle se perpétuera, sans doute, jusqu'à la fin des siècles.

Combien il est regrettable que Bochart, Saumaise, Huet, etc., n'aient pas apporté dans cette question de géographie ancienne les lumières de leur vaste érudition. Entraînés vers les discussions philologiques qui avaient pour eux plus d'attraits, ils se sont bornés à y jeter un regard fugitif et à reproduire l'opinion de leurs devanciers. Saumaise n'y a consacré que deux lignes dans son immense travail sur Solin (1), et Bochart une seule, dans sa *Geographia sacra* (2), Hardouin (3) n'est pas moins concis ni moins affirmatif. Huet, dans

tutto il mondo terreno, dit que ce promontoire *si chiama il Mozambiche.* — On voit aussi fréquemment un désaccord complet entre les cartes et le texte.

(1) « ... . Ipsa Menuthias ea est quam vulgo nominant indigenæ *Madagascar*, a Lusitanis insula S. Laurentii dicitur. » — Cl. Salmasii *Plinianæ exercitationes*, *in Caii Julii Solini Polyhistoria*, p. 878.

(2) « ..... Menuthias (hodie S. Laurentii insula, vel *Madagascar.* » — Samuelis Bocharti *Opera omnia*, Lugd-Batav., 1692. — *Geogr. sacra*, pars I, lib. IV, cap. 27, col 273. — « Menuthias, id est *Madagascar*, vel S. Laurentii insula. » Pars II, lib. I, cap. 37, col. 642.

(3) Nullus dubito quin hæc Pliniana, sive Lycophroniana, sive Dyonisiana Cerne sit ea quam S. Laurentii vocitamus sive *Madagascar*: *Menouthias* eadem Ptolemæi; lib. IV, c. 9. « — *Caii Plinii secundi Historia naturalis cum selectis commentariis J. Harduini*,.. Paris, Lemaire, 1828, lib. VI, cap. 36, p. 747.

son *Histoire du commerce des anciens* (1), parle brièvement du trafic que faisaient les Éthiopiens de la côte orientale d'Afrique ; mais il ne dit pas un mot de Menuthias, quoiqu'il ait consulté le *Périple de la mer Érythrée*, et donné, d'après cet ouvrage, quelques détails sur les barques cousues de *Rhapta*, dont il ne cherche pas même à fixer la position.

Cette modération de paroles, chez des auteurs qui n'avaient pas pour habitude d'écourter leurs commentaires, devait laisser croire, ou que la question était déjà décidée, ou qu'elle ne valait pas la peine d'être discutée.

Cerné. — « Les avis, dit Eustathe, sont partagés sur la véritable situation de Cerné ; les uns la placent à l'occident, les autres à l'orient (2). »

Nous voyons en effet une dissidence frappante chez les auteurs anciens qui ont parlé de cette île. Hannon, Scylax, Polybe, Cornélius Népos et Ptolémée (3) placent Cerné près de la côte occidentale d'Afrique ; et l'on ne peut douter qu'elle n'y fût réellement située, puisque Hannon et Polybe l'ont visitée.

Mais Pline, tout en citant Polybe et Cornélius Népos, produit, sans la discuter, une opinion diamétralement contraire, d'après laquelle Cerné serait une île de l'Océan oriental.

(1) Huet, chap. XIV.

(2) Scholie sur le vers 219 de *Denis le Périégète.*

(3) Voyez dans Gosselin (*Recherches sur la géogr. syst. et posit. des anciens*, t. I, p. 78) les passages réunis de ces différents auteurs. — Strabon (lib. II) niait l'existence de *Cerné.* Il est vrai qu'il considérait comme des impostures les relations des voyages faits au-delà des colonnes d'Hercule ; ce qui impliquerait que, de son temps, l'on croyait *Cerné* située dans l'océan Atlantique. — *Denys le Périégète* se contente de dire que « les Éthiopiens habitent les extrémes limites du continent sur ce même Océan (l'Atlantique), non loin des vallées de la *lointaine Cerné.* » Vers 219 (*Orbis Descriptio commentario illustrata a* Guill. Hill. Lond., 1679, p. 13).

« On parle, dit-il, d'une île de Cerné, située *à l'opposite du golfe Persique*, vis-à-vis de l'Éthiopie, et dont on ne connaît ni la grandeur ni la distance du continent. On rapporte seulement qu'elle est habitée par des Éthiopiens. Ephore dit que les navigateurs qui, *partant de la mer Rouge*, se dirigent vers cette île, ne peuvent s'avancer, à cause des chaleurs, au-delà de certaines *colonnes*, nom qu'on donne à de petites îles (1). » — Ajoutons que le poëte Lycophron avait dit : « L'Aurore *se lève*, laissant Tithon dans son lit *près de Cerné* (2) ; » ce qui indique clairement la situation orientale de cette île.

Un grand nombre d'écrivains modernes ont essayé de résoudre le problème que Pline, comme on vient de le voir, s'était contenté de poser. Les uns, tels que Saumaise (3) et de nos jours Gosselin (4), frappés de l'autorité que méritent les relations d'Hannon et de Polybe, rejettent les témoignages de Lycophron et de Pline, et ne veulent entendre parler que de la Cerné

(1) « Contra sinum Persicum Cerne nominatur insula adversa Æthiopiæ, cujus neque magnitudo, neque intervallum a continente constat; Æthiopias tantum populos habere proditur. Ephorus auctor est a Rubro Mari navigantes in eam non posse propter ardores ultra quasdam columnas (ita appellantur parvæ insulæ) provehi... » *Hist. nat.*, lib. VI, cap. 36.

(2) Lycophron. *Alexandra* sive *Cassandra*, vers 16-18. Le scholiaste Tzetzes, qui vivait dans le XII^e^ siècle, ajoute dans son commentaire : « Cerné, île de l'Océan où le soleil paraît se lever. » (Édition de M. C.-G. Muller. Lepsick, 1811, t. I, p. 305.) « Varias de hujus insulæ situ sententias, si quis enumerare vellet totas is paginas implere poterit, » dit J. Potter dans ses notes sur Lycophron. Nous ne mentionnerons ici que les principales opinions.

(3) *Plinianæ exercitationes in C.-J. Solini Polyhistoris*, p. 878.

(4) *Recherches*, t. I, p. 78.

occidentale (1) ; les autres, tels que Mercator, les Sanson, le P. Hardouin, Brotier, Delisle, etc., transigent avec la difficulté, et admettent deux îles Cerné : l'une dans l'océan Atlantique, l'autre dans la mer des Indes. Celle-ci, comme on le peut prévoir, est placée à Madagascar (2), refuge ordinaire des îles de la géographie ancienne dont on ne peut déterminer la situation précise.

Cependant ni Pline ni Lycophron ne fournissent le moindre renseignement sur l'emplacement de Cerné.

(1) Vossius se joint à Saumaise : « Non me movet quod Plinius orientalem Cernen ab Æthiopibus teneri ait. Illa enim nihil ad hanc, et sane fabulosa est ut jam animadvertit (vir in omni doctrina summus) incomparabilis Cl. Salmasius. » *Geographia antiqua : hoc est, Scylacis Periplus*, etc. Lugd. Batav., 1697, in-4°, p. 127.

(2) La raison pour laquelle Dapper refuse de se ranger à l'opinion de ses devanciers est bien peu solide. « Il y en a, dit-il (*Desc. de l'Afrique*, p. 427), qui assurent que cette île (de Madagascar) a été connue des anciens, que Pline l'a appelée *Cerne;* Ptolémée, *Menuthias;* et Diodore, l'île du marchand *Jol* (lisez *Jamboul* ou *Jambulus*). Cependant il est certain que les anciens n'ont jamais eu connaissance des contrées méridionales situées au-delà de *Sierra-Leone*. » — On ne s'attendait guère à voir Sierra-Léone en cette affaire, et l'on se demande quel rapport il peut y avoir dans l'esprit de Dapper entre la limite, très contestable d'ailleurs, qu'il assigne aux connaissances géographiques des anciens sur la côte occidentale d'Afrique et celle de leurs navigations le long de la côte orientale. Entendait-il par là que Sierra-Leone était le point le plus austral que les anciens connussent en Afrique ? On ne peut le supposer, puisque dans le chapitre relatif aux terres du Zanguebar, il dit que « Ptolémée donne le nom de *Rhapte* au fleuve et au cap de *Quilmanci*, situé à 1000 pas de Melinde. » C'est donc tout simplement une de ces étourderies qui remplissent les compilations géographiques du XVII^e^ siècle. Nous ne la relevons ici que pour montrer le peu de confiance que méritent ces sortes de livres, dont il faudrait réduire de moitié l'épaisseur, si l'on voulait en effacer tant seulement les contradictions.

Le premier nous apprend au contraire qu'on ignorait et la grandeur de cette île et sa distance du continent. Tout ce qu'il rapporte d'après Ephore est si vague, qu'il nous paraît impossible de présenter aucune conjecture plausible à l'égard du lieu qu'il a voulu indiquer, et que, sans le témoignage de Lycophron, nous serion tentés de mettre le récit d'Ephore au nombre de ces contes géographiques dont la littérature de tous les peuples offre des exemples.

Quoi de plus élastique en effet que le sens de ces mots : *Contra sinum Persicum, adversa Æthiopiæ* (1) ! Quoi de plus favorable aux caprices de l'imagination et de l'esprit de sytème que ces *on rapporte*, ces *certaines petites îles*, cette impossibilité de naviguer à cause de la chaleur, et surtout cette absence absolue d'indication, quant à la grandeur de Cerné et à sa distance de l'Afrique !

De telles données sont trop incertaines pour que la discussion n'y avorte pas dès le début, et ne laisse pas la place aux rêveries. Aussi ne peut-on pas réfuter sérieusement Mercator, les Sanson, le P. Hardouin, Brotier, Delisle, etc., qui ont fait une seule et même île de Madagascar, de Menuthias et de Cerné, les uns sur leurs cartes, les autres dans leurs commentaires sur Pline (2).

(1) Cette vague indication paraît sans réplique au P. Hardouin : « Plane hic situs (dit-il), congruit cum hodierna Madagascar. » — Zacharia Lillius se fondait sur cette même phrase de Pline pour placer Cerné *parmi les îles les plus célèbres de l'Asie.* (Voyez son *Orbis breviarium, fide, compendio ordineque, captu ac memoratu facillimum.* Paris, 1515, petit in-4°.)

(2) Ph. Cluvier n'a pas moins contribué à répandre cette erreur. Voyez son *Introd. in geogr. universam*, lib. VI, cap. 10, et les notes de Bunon et de Reisk, dans l'édition d'Amsterdam, 1729, in-4°.

Il faut se borner à observer que les anciens ne connaissaient de la Cerné orientale que son nom ; et que vouloir en faire Madagascar, c'est transformer de son autorité privée la plus grande des incertitudes, le doute le plus absolu en fait certain et positif.

Bruzen de La Martinière approuvait fort le bon sens des commentateurs qui savent se résigner à ne pas expliquer ce qui est inexplicable : « Fort bien, répond-il au P. Hardouin, qui ne doutait pas que Cerné dans Pline et dans Denis le Périégète ne fût la même île que Menuthias dans Ptolémée, fort bien ; mais que deviendra la Cerné de ce même auteur... ? Je loue extrêmement, continue-t-il, le savant homme qui a dressé les cartes géographiques selon le système du Périégète pour l'édition d'Oxford. Ne sachant où mettre cette île, dans une si grande obscurité, il l'a mise en bas, hors de la carte, avec deux autres dont on ne connaît pas plus la position. Ortelius, dont la modestie était aussi grande que le savoir, avait pratiqué le même usage. Si nos modernes le suivaient, on verrait bien des noms géographiques quitter la place qu'on leur a donnée au hasard dans une carte pour passer à la marge (1). »

Ces observations sont très sensées ; et l'on s'étonnerait qu'elles n'aient pas eu pour effet de détruire à jamais la vieille erreur qui fait de Madagascar la Cerné des anciens, si l'on ne voyait La Martinière lui-même contribuer par inadvertance à la perpétuer. Il annonce dans le même ouvrage, au mot *Madagascar*, que « *les anciens ont connu cette île, quoique assez imparfaitement ;* et il renvoie à l'article où il contredit formellement cette

(1) *Le Grand Dictionnaire géogr.* au mot *Cerné.*

assertion. Des deux articles, les compilateurs routiniers ont reproduit celui qui renfermait l'erreur, et se sont bien gardés de recourir à celuiqui la réfutait; car il semblerait vraiment que le sort se plaise à préserver dans les sciences ces sortes d'absurdités, dont la nature vivace résiste aux coups qui devaient les détruire.

Malte-Brun, qui a tant contribué à nettoyer la géographie des fables qui la déshonoraient, avait sagement repoussé de son *Précis* le passage que tous les géographes consacraient avant lui à l'identification de Cerné, de Menuthias et de Madagascar.

Comme son livre est entre les mains de tout le monde, et que c'est la source qui donne naissance à la plupart des géographies élémentaires, il était permis d'espérer qu'il ne serait plus désormais question de cette absurde synonymie. Mais l'erreur n'a fait que sommeiller; après avoir disparu pendant quelques années des livres élémentaires, elle a de nouveau pris son vol, et, laissant çà et là des traces de son passage, elle s'est enfin glissée sans bruit au cœur même de l'ouvrage dont elle avait été justement bannie (1).

Aujourd'hui, le nom de Malte-Brun la protège, la vivifie et lui sert de passeport.

L'île Atlantide. — Personne, nous l'espérons, ne sera surpris que nous nous abstenions de discuter ici les opinions des auteurs qui ont cru retrouver en Madagascar l'île de l'Atlantide. Les sentiments des modernes

(1) La nouvelle édition du *Précis* Paris, 1837, t. X, p. 116) renferme cette malheureuse addition au paragraphe relatif à Madagascar : « On croit..... que c'est cette île qui est indiquée sous le nom de *Menuthias* dans le Périple de la mer Erythrée, et que c'est elle aussi qui dans Pline est appelée *Cerné* (sic). »

à l'égard de cette terre fameuse ont été développés dans des ouvrages si étendus, qu'il paraît inutile d'en reparler aujourd'hui, si ce n'est pour rappeler les bizarres hypothèses auxquelles a donné lieu le mythe cosmologique conservé par Platon (1).

Lorsque l'on voit l'Atlantide, suivant la fantaisie des commentateurs, voyager de la Scandinavie (2) à la Perse (3), de l'Amérique (4) à la Palestine (5), de l'Afrique septentrionale (6) à la Tartarie (7), et aux îles Britanniques (8), du fond de l'océan Atlantique (9) à celui du bassin occidental de la mer Méditerranée (10), on ne s'étonne plus que cette île célèbre ait aussi abordé à Madagascar. *Ubi desinit cognitio, ibi fingendi incipit licentia* (11).

Taprobane. — Toutes les relations de l'antiquité placent indubitablement cette île près des côtes de

(1) Plat., in *Timeo* et in *Critia.* — Voyez sur cette question obscure l'*Examen critique de l'hist. de la géogr. du nouv. continent*, par M. le baron de Humboldt (t. I, p. 168 et suiv.)

(2) Olaui Rubeckii. *Atlantica.* Upsaliæ, 1675.

(3) Latreille. *Mémoires sur divers sujets...* Paris, 1819, p. 196.

(4) G. Sanson, carte du monde connu des anciens. J. Le Clerc, *Bibliothèque choisie*, t. VIII, p. 226. — Baudrand, *Dict. géogr.*

(5) Baer, *Essai sur les Atlantides.* Paris, 1762.

(6) Ali-Bey (Badia) *Voyages en Afrique et en Asie*, t. I, p. 362.

(7) Bailly, *Lettre sur l'Atlantide de Platon.* Paris, 1779.

(8) *British Cyclopædia*, Littérature, t. I, p. 178.

(9) Le P. Kircher dans le *Dict. géogr.*, de Lamartinière, t. I, p. 505. — Mentelle, *Encyclopédie méthod., Géogr. anc.*, t. I, p. 129. — Boly de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées.*

(10) Delisle de Salles.

(11) Vossius, in notis *Pomp. Melæ.* Lugd. Batav, 1722, p. 596.

l'Asie (1). Cependant Malte-Brun conjecturait que Madagascar « pouvait réclamer sa part dans les traditions parvenues aux Grecs et aux Romains sur l'immense Taprobane, qui, selon le récit des indigènes, se trouvait, dit-il, si reculée au Sud que l'on n'y apercevait ni l'Ourse, ni les Pléiades, et que le soleil y paraissait se lever *à gauche*. Ces traits, ajoute Malte-Brun, ainsi que les dimensions et le grand lac situé au centre de l'île (2), conviennent à Madagascar, tandis que les latitudes indiquées par Ptolémée s'appliquent à Sumatra, et que toutes les autres circonstances nous ramènent à Ceylan (3). »

Les détails sur lesquels Malte-Brun fonde sa conjecture sont puisés dans Pline (4), auquel il faut recourir pour la rectification de certaines inexactitudes contenues dans sa citation. — D'abord le nom d'*indigènes*, appliqué à des ambassadeurs envoyés vers l'empereur Claude par le roi de Taprobane, donne à ce morceau une couleur contraire à la vérité. Ce terme ne comporte pas l'idée qu'on doit se faire des habitants d'une île qui renfermait cinq cents villes, et des sujets d'un prince dont le palais contenait deux cent mille personnes. Ensuite, quelque mince que soit la créance que l'on accordera au récit des Taprobaniens, on ne pourra jamais admettre que les Madécasses aient été, à aucune époque antérieure à notre siècle, en état d'envoyer des ambassadeurs solliciter, dans un autre hémisphère,

(1) Pseudo-Aristote, *De Mundo*, cap. 3.—Strabon, lib. II et XV. — Pomp. Mela, *De situ Orbis*, lib. III, cap. 7. — Ptol, lib. VII, cap. 4. — Agathemer, lib. II, cap. 8, dans la collection des *Petits géographes d'Oxford*, t. II.

(2) Il n'existe pas de grand lac au centre de Madagascar.

(3) *Précis de la géogr. univ.*, t. V, 1817, p. 116.

(4) *Hist nat.*, lib. IV, cap. 22.

l'amitié d'un souverain. Les exagérations des envoyés de Taprobane prouvent, par leur nature même, l'antiquité de leur civilisation. La dimension assignée par eux à leur île (10,000 stades) convient aussi bien à plusieurs des grandes îles de l'archipel Indien qu'à celle de Madagascar (1). — Notons aussi en passant qu'il y a dans la citation de Malte-Brun une méprise qu'il faut imputer, non à son savoir, mais à un manque d'attention. Les Taprobaniens ne disaient pas que dans leur patrie le soleil paraissait se lever *à gauche;* d'après Pline, ils voyaient, au contraire, avec étonnement *à Rome*, « le soleil se lever *à leur gauche* et se coucher à leur droite, tandis que chez eux ils observaient *tout l'opposé.* » Ceci n'a pas d'importance. Ce qui en a plus, c'est l'omission de certains faits rapportés par Pline, d'après ces ambassadeurs, sur la situation de leur île, qui, disaient-ils, « n'est qu'à quatre journées du continent de l'Inde, » sur le commerce que les Taprobaniens allaient faire avec les *Sères*, sur le nombre de

(1) Gosselin, au moyen de calculs dont il nous est impossible d'admettre les bases, est arrivé à montrer qu'il n'y a que 3′ 33″ de différence entre la grandeur que les anciens donnaient à Taprobane et celle que les travaux modernes assignent à Ceylan. (*Recherches*, t. III, p. 301.) Un si beau résultat suffirait pour éveiller la défiance. Comment accorder, en effet, une précision pareille à des peuples qui ne possédaient aucun moyen de calculer les distances, si ce n'est par la durée de la marche, moyen imparfait qui devait nécessairement occasionner des erreurs graves? — Si Taprobane est la Ceylan des modernes, comme nous le pensons, ce n'est pas dans l'identité parfaite des dimensions de ces deux îles qu'il faut en chercher la preuve, mais bien dans la ressemblance générale que présentent les récits et les descriptions des anciens avec ceux des voyageurs modernes.

leurs villes, sur leur luxe, sur leurs chasses au tigre et à l'éléphant.

Toutes ces particularités, qui échappèrent à Malte-Brun, parce qu'il cita sans doute de mémoire, ne peuvent s'appliquer en aucune façon à Madagascar, et elles sont d'un bien autre poids que l'unique trait relatif à la situation australe de Taprobane.

Observons à ce sujet que les détails cosmographiques fournis par les Taprobaniens paraissent avoir été mal compris de ceux qui les interrogeaient. Il se peut aussi que la curiosité et la crédulité des Romains aient encouragé ces étrangers à leur faire quelques contes. — Les anciens croyaient que Taprobane était la terre *antipode* (1). Cette opinion s'était établie avant que l'on eût vérifié que Taprobane était une île (2) ; elle subsista malgré les connaissances plus exactes que l'on acquit sur cette île du temps de l'empereur Claude. Pline lui-même, pour se conformer à cette croyance, dit que « Taprobane est placée par la nature hors du monde (3). » Il est donc vraisemblable que certaines parties du récit des ambassadeurs taprobaniens furent altérées dans le sens du système cosmographique gréco-romain, et que l'on interpréta les renseignements qu'ils donnaient sur l'éloignement de leur île, de façon à les faire cadrer avec des traditions antérieures. Les temps modernes nous offrent de nombreux exemples

(1) « Taprobanem alterum orbem terrarum esse, diu existimatum est, Antichthonum appellatione. » Plin., lib. VI, cap. 22 (24).

(2) « Taprobane, aut grandis admodum insula, aut prima pars *orbis alterius* Hipparcho dicitur : sed quia habitatur, nec quisquam circummeasse traditur, prope verum est. » Pomp. Mela, lib. III, cap. 7.

(3) « Extra orbem a natura relegata. » Plin., lib. VI, cap. 22 (24).

de cette persistance que mettent les géographes systématiques à conserver les hypothèses anciennes en dépit des observations récentes qui les infirment.

Les écrivains contemporains qui ont annoncé que Madagascar était *la Taprobane de Ptolémée* n'avaient assurément jamais ouvert la Géographie de Ptolémée. Se contentant de parcourir le *Précis* de Malte-Brun, pour y puiser un semblant d'érudition, ils ont complétement travesti la pensée de ce géographe. S'ils s'étaient donné la peine de lire avec une médiocre attention l'ouvrage de Malte-Brun, ils auraient vu que ce géographe ne parle de Ptolémée, à propos de Taprobane, que pour annoncer « que les indications fournies par cet ancien ne conviennent pointà Madagascar. » Mais n'eût-il pas été plus simple de compulser Ptolémée lui-même? On se fût ainsi convaincu qu'une île qui nourrissait des éléphants (1) ne pouvait être Madagascar, où ces animaux n'ont jamais existé. Il eût d'ailleurs suffi d'observer sur les X^e^ et XII^e^ cartes du géographe grec la situation de Taprobane par rapport au continent asiatique pour décider cette question. Quelque erronée que soit sur ces cartes la configuration des côtes de l'Inde, on reconnaît facilement qu'une île placée comme l'est Taprobane entre l'Indus et le Gange, à une très petite distance de la terre ferme, ne saurait être prise pour Madagascar.

Phébol. — Malte-Brun a aussi « cru reconnaître dans l'île *Phébol*, nommée dans un écrit attribué à Aristote, le nom arabe de *Phanbalou* donné à Madagascar (2). » Cette dernière assertion sera examinée dans le Mémoire

(1) Ptol., lib. VII, cap. 4.

(2) *Précis de la géogr. univ.*, t. V, 1817, p. 116. — Cette phrase a été retranchée dans la nouvelle édition.

que nous consacrerons aux connaissances géographiques des Arabes sur les îles de la côte orientale d'Afrique.

Nous nous bornerons ici à exposer le seul passage ancien où il soit question de Phébol.

« Phébol, dit le pseudo-Aristote, est une île aussi grande que celles d'Albion et d'Hierne (l'Angleterre et l'Irlande) ; elle est située vers le golfe Arabique (1). »

C'est là tout ce que nous savons de Phébol ; et cette vague notion nous paraît insuffisante pour en conclure que le pseudo-Aristote a voulu parler de Madagascar. Il nous semble même que ces mots « vers le golfe Arabique » nous éloignent trop de Madagascar pour qu'une telle hypothèse soit soutenable.

L'île du marchand Iambulus. — Quant à l'île du marchand grec Iambulus, tout concourt à prouver que la relation qu'en a donnée Diodore de Sicile (2) est purement imaginaire. Telle est l'opinion de M. le baron de Humboldt (3), « M. de Sainte-Croix (4), dit-il, pensait cependant que la *Gullivériade* d'Iambulus avait quelque fond de vérité.... Ne peut-on pas admettre que dans ces voyages imaginaires, on se plaisait à

(1) *De Mundo.* — *Lettre d'Aristote à Alexandre sur le système du monde.* Trad. par l'abbé Batteux, p. 31.—Voyez la version d'Apulée. (*Opera.* Paris, 1688.) Son commentateur ne se dissimule pas le peu de précision du renseignement fourni par le pseudo-Aristote. Il serait tenté d'y voir l'île de Socotora, « Verum hæc minor est, quam ut possit cum Britannicis (insulis) conferri (ajoute-t-il). Libentius crediderim esse Madagascar : sed non parum affert scrupuli ejus ab Arabico sinu distantia major quam ut possit dici ad eum sita. » P. 716. (Valpys' *edition.* Pars II, p. 1217.)

(2) Lib. II, cap. 53.

(3) *Examen critique*, édition in-8°, t. I, p. 177, note 2.

(4) *Examen des historiens d'Alexandre*, p. 737.

mêler aux fictions des descriptions locales quelques traits de mœurs et d'usages que l'on connaissait vaguement par les relations incohérentes d'anciens navigateurs ? »

Le roman de notre marchand, comme celui de Sindbad le marin, contient en effet des détails de mœurs qui se retrouvent encore dans les îles de la Malaisie. Jacquet, dans un savant mémoire publié en 1831, sur un passage de la relation d'Iambulus telle qu'elle est rapportée par Diodore, concluait que le voyage de ce marchand n'est que la relation des récits de quelques voyageurs grecs sur la Polynésie asiatique (y compris l'île de Ceylan), résumés en une seule action et réunis sur une seule contrée (1).

Si quelques coutumes décrites par Diodore s'observent à Madagascar, c'est que les peuples madécasses les ont apportées de l'archipel Indien, d'où ils sont évidemment sortis. Il n'en faut pas conclure que Iambulus a voulu désigner cette île ; car une foule d'autres circonstances rapportées par lui sont tout-à-fait étrangères à Madagascar, tandis qu'elles conviennent aux îles de la Malaisie.

Nous bornerons ici nos observations sur les hypothèses peu fondées par lesquelles les modernes ont cru résoudre les questions difficiles ou inexplicables qui obscurcissent la géographie ancienne des contrées que baigne la mer des Indes (2). Nous croyons avoir suffi-

(1) *Considérations sur les alphabets des Philippines*, Appendice dans le *Nouv. journal asiatique*, t. IX.

(2) Nous n'avons pas cru devoir discuter quelques conjectures extravagantes, enfantées par l'ignorance, l'amour du paradoxe ou une érudition indigeste. Que répondre à Dupinet, par exemple, qui prétend que cette île dont, selon Clitarque, la richesse était telle qu'on y

samment établi que le nom de Madagascar ne doit pas être prononcé dans ces discussions, parce que rien n'indique que les anciens aient connu cette île, et que tous les passages des auteurs que l'on a invoqués pour soutenir la thèse contraire s'appliquent avec bien plus de vraisemblance à d'autres îles de l'océan Indien.

On nous reprochera peut-être de n'avoir pas exposé avec assez de développements notre sentiment sur les localités qu'il convient d'assigner aux îles de la géographie ancienne que la fantaisie ou les systèmes des modernes ont placées à Madagascar. Sans nier l'importance d'un tel travail et la force qu'y auraient puisée nos arguments (s'il est permis de donner ce nom aux simples réflexions qu'a fait naître en nous la lecture des textes et des gloses), nous dirons que le cadre déjà si étendu de ce Mémoire ne nous permettait pas d'entreprendre une tâche aussi considérable et aussi compliquée. Pour ne pas sortir des limites de notre sujet et de nos études toutes spéciales, nous avons donc cru qu'après avoir éloigné de Madagascar le champ de la discussion, il suffisait d'indiquer à grands traits la région du globe où il convenait de le porter.

Terminons par une remarque générale sur l'origine des conjectures que nous avons combattues dans le

troquait des *chevaux* contre autant de talents d'or (Plin., lib. VI, chap. 31), est Madagascar? — Ne serait-ce pas aussi perdre son temps que de vouloir réfuter Bruce, qui, en commentant un passage d'Eupolemus, dit que « cet auteur a voulu vraisemblablement désigner Madagascar sous le nom d'*Ophir*, île de la mer Rouge, où le roi David envoya des *hommes à métal* exploiter les mines? » (*Voyages*, trad. française, in 4°, t. I, p. 499.) Salt a montré l'absurdité de cette hypothèse dans son *Voyage en Abyssinie*, traduction française, t. I, p. 130.

cours de ce Mémoire, et sur la cause de leur transmission non interrompue du XVI^e^ au XIX^e^ siècle. Cette remarque rattachera le point isolé que nous avons traité à l'histoire des progrès de la science géographique.

Les annotations que les érudits du XVI^e^ siècle ont jointes aux textes des géographes anciens présentent, sous la forme la plus affirmative, une synonymie moderne dont l'absence ou l'imperfection des connaissances positives de ce temps fait pardonner en partie les erreurs. On s'explique facilement ces erreurs lorsque l'on réfléchit qu'il n'existait alors aucun moyen de contrôler les traditions de l'antiquité, que ces traditions étaient vénérées presque à l'égal des doctrines religieuses, et que l'esprit d'école, quoique ébranlé par le premier essor de la science expérimentale, possédait encore une puissance formidable. On peut voir dans les cartes dessinées à cette époque la ténacité des géographes à conserver les données des anciens, malgré les découvertes récentes, et leur adresse à tempérer ce que ces découvertes avaient de contraire aux assertions des auteurs grecs et romains; ils n'abandonnent les idées de l'antiquité que lorsqu'il leur est impossible de lutter contre l'évidence des observations contemporaines, et alors ils affublent les contrées nouvellement explorées de dénominations grecques ou latines.

Dans le siècle suivant, la critique commence à s'exercer sur les livres de géographie ancienne. Ortelius, Saumaise, Bochart (*magno nomine viri*, comme les appelle Cellarius), viennent patiemment séparer les vérités des fables et des fausses interprétations; mais ils ne peuvent porter leurs investigations dans toutes les parties du vaste domaine qu'ils se proposaient de

régir. Privée des termes de comparaison, c'est-à-dire de cartes modernes exactes, leur infatigable érudition passa légèrement sur un grand nombre de questions qu'il serait très facile de résoudre de nos jours. D'ailleurs, bien qu'à la hauteur des autres sciences de leur époque, par leurs études favorites, ces grands érudits s'assimilaient aux savants d'Athènes et de Rome; justement passionnés pour les œuvres de la littérature classique, ils cédaient sans s'en apercevoir au désir de placer les connaissances de l'antiquité au niveau de celles que les découvertes modernes avaient seules procurées, et tout en rendant d'immenses services à l'étude des temps antiques, ils laissèrent planer le doute sur une foule de faits où les auteurs anciens étaient en défaut. Si le nom de Madagascar est souvent cité dans leurs écrits à côté de ceux de *Menuthias* et de *Cerné*, il faut en chercher la raison dans leur tendance à agrandir outre mesure le cercle des connaissances de l'antiquité. Qui de nous n'a pas ressenti un penchant analogue ? Qui de nous ne s'est pas surpris, ramenant dans la sphère de ses méditations favorites et de ses préoccupations habituelles des objets qui semblent devoir en être bannis ? Madagascar occupait les esprits les plus graves du XVII^e^ siècle; toutes les relations de ce temps vantaient cette grande île, dont Colbert voulut faire la clef des Indes et l'entrepôt d'un commerce immense. C'étaient là des motifs pour que l'antiquité ne fût pas frustrée d'une connaissance aussi importante, et la plupart des érudits la mentionnèrent parmi les découvertes anciennes.

Cette erreur, enfantée par un ignorant cosmographe du XVI^e^ siècle, fut donc accréditée par de profonds savants qui n'avaient pas examiné la question, et ac-

cueillie par les écrivains qui, les premiers, donnèrent des relations de Madagascar (1). De compilations en compilations, elle a passé dans des ouvrages estimables, d'où il sera fort difficile de la déraciner aujourd'hui, bien que la liste des autorités sur lesquelles elle s'appuie ne soit formidable qu'en apparence, et se réduise en réalité à un seul auteur dont l'opinion n'a aucun poids. Ni les travaux de d'Anville, ni ceux de Mannert et de Gosselin, qui s'accordent tous à refuser aux anciens la connaissance de Madagascar, n'ont réussi à faire disparaître des livres modernes une assertion aussi complétement dénuée de preuves.

Le résultat que n'ont pu obtenir de tels savants, pouvons-nous espérer l'atteindre? La routine, sourde à leur profonde érudition, écoutera-t-elle notre faible voix? C'est une pensée présomptueuse que l'humilité de nos efforts ne nous permet pas de concevoir.

(1) Flacourt, plus qu'aucun autre, a contribué à répandre cette erreur, et il est facile de reconnaître ceux qui l'ont copié sans le citer. A la page 1 de son *Histoire de Madagascar* (1658), il dit que cette île est nommée « *par Ptolémée Menuthias.* » Cette faute d'impression, qui subsiste dans l'édition de 1661, a été reproduite dans une foule de notices sur Madagascar. — Un voyageur, dont nous possédons les manuscrits, a même commis à ce sujet une méprise plaisante; il a cru que *Menuthias* était le surnom d'un des *Ptolémée* qui ont régné en Égypte, et il amalgame cette incroyable balourdise avec l'épisode du roman de *Sethos* (par l'abbé Terrasson, t. III, livre VI), qu'il prend au sérieux avec une bonhomie sans exemple.

PARIS — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019